

# DAEU A

## Français

Année 2010-2011

2<sup>ème</sup> Session

Epreuve du mardi 14 juin 2011

Durée : 4 heures

Document autorisé : néant

Correcteurs : Mmes Bénier, Gallo ; MM. Brucker, Henriot.

### **ATTENTION !**

**Le candidat :**

**1°) traite obligatoirement la partie commune (résumé) ;**

**2°) choisit entre 2 sujets (dissertation ou commentaire)**

# EPREUVE COMMUNE

## RESUME

Vous donnerez du texte suivant un résumé en 100 mots +/- 10%. Vous indiquerez obligatoirement au bas du résumé le nombre de mots utilisés.

Epreuve notée /6.

Il serait difficile de trouver une définition du mythe qui soit acceptée par tous les savants et soit en même temps accessible aux non-spécialistes. D'ailleurs, est-il même possible de trouver une seule définition susceptible de couvrir tous les types et toutes les fonctions des mythes, dans toutes les sociétés archaïques et traditionnelles ? Le mythe est une réalité culturelle extrêmement complexe, qui peut être abordée et interprétée dans des perspectives multiples et complémentaires.

Personnellement, la définition qui me semble la moins imparfaite, parce que la plus large, est la suivante : le mythe raconte une histoire sacrée ; il relate un événement qui a eu lieu dans le temps primordial, le temps fabuleux des « commencements ». Autrement dit, le mythe raconte comment, grâce aux exploits des Etres Surnaturels, une réalité est venue à l'existence, que ce soit la réalité totale, le Cosmos, ou seulement un fragment : une île, une espèce végétale, un comportement humain, une institution. C'est donc toujours le récit d'une « création » : on rapporte comment quelque chose a été produit, a commencé à être. Le mythe ne parle que de ce qui est arrivé réellement, de ce qui s'est pleinement manifesté. Les personnages des mythes sont des Etres Surnaturels. Ils sont connus surtout par ce qu'ils ont fait dans le temps prestigieux des « commencements ». Les mythes révèlent donc leur activité créatrice et dévoilent la sacralité (ou simplement la « sur-naturalité ») de leurs œuvres. En somme, les mythes décrivent les diverses, et parfois dramatiques, irruptions du sacré (ou du « sur-naturel ») dans le Monde. C'est cette irruption du sacré qui fonde réellement le Monde et qui le fait tel qu'il est aujourd'hui. Plus encore : c'est à la suite des interventions des Etres Surnaturels que l'homme est ce qu'il est aujourd'hui, un être mortel.

On aura l'occasion de compléter et de nuancer ces quelques indications préliminaires, mais il importe de souligner, sans attendre, un fait qui nous semble essentiel : le mythe est considéré comme une histoire sacrée, et donc une « histoire vraie », parce qu'il se réfère toujours à des réalités. Le mythe cosmogonique est « vrai » parce que l'existence du Monde est là pour le prouver ; le mythe de l'origine de la mort est également « vrai » parce que la mortalité de l'homme le prouve, et ainsi de suite.

Mircea ELIADE, *Aspects du mythe* (1963), chapitre I

## **EPREUVE AU CHOIX**

Epreuve notée /14

### **CHOIX N°1**

#### **DISSERTATION**

Selon Pierre Larousse dans son *Dictionnaire encyclopédique du 19<sup>e</sup> siècle*, le roman répond à un besoin, celui « d'échapper à la réalité des choses et de se réfugier dans un certain idéal ».

Partagez-vous cet avis ? Vous utiliserez vos connaissances pour rédiger un devoir argumenté et illustré.

## CHOIX N°2

### COMMENTAIRE COMPOSE

Extrait tiré de : *L'Œuvre* (1886) d'Emile Zola (1840-1902). Ce roman raconte le destin d'un peintre, Claude Lantier, qui à travers ses doutes expérimente des voies nouvelles. Son tableau, intitulé *Plein air*, et qui ressemble en tous points au tableau d'Edouard Manet, *Déjeuner sur l'herbe*, est exposé dans un Salon de peinture. En compagnie de son ami Sandoz, qui est écrivain, il parcourt les salles de l'exposition, puis arrive devant son tableau.

Vous étudierez cette scène en vous intéressant tout particulièrement : 1°) au regard porté par l'artiste sur son œuvre ; 2°) aux réactions du public devant le tableau ; 3°) à la construction du texte en deux volets contrastés, soulignant l'antagonisme des points de vue et la distance qui sépare l'art du public.

1 Mais Claude demeurait immobile. Un grand froid le glaçait. Son cœur s'était arrêté un moment, tant la déception venait d'être cruelle. Et, les yeux élargis, attirés et fixés par une force invincible, il regardait son tableau, il s'étonnait, le reconnaissait à peine, dans cette salle. Ce n'était certainement pas la même œuvre que dans son atelier. Elle avait jauni sous la lumière blafarde de l'écran de toile ; elle semblait également diminuée, plus brutale et plus laborieuse à la fois ; et, soit par l'effet des voisinages, soit à cause du nouveau milieu, il en voyait du premier regard tous les défauts, après avoir vécu des mois aveuglé devant elle. En quelques coups, il la refaisait, reculait les plans, redressait un membre, changeait la valeur d'un ton. Décidément, le monsieur au veston de velours ne valait rien, empâté, mal assis ; la main seule était belle. Au fond, les deux petites lutteuses, la blonde, la brune, restées trop à l'état d'ébauche, manquaient de solidité, amusantes uniquement pour des yeux d'artiste. Mais il était content des arbres, de la clairière ensoleillée, et la femme nue, la femme couchée sur l'herbe, lui apparaissait supérieure à son talent même, comme si un autre l'avait peinte et qu'il ne l'eût pas connue encore, dans ce resplendissement de vie.

25 Il se tourna vers Sandoz, il dit simplement :  
« Ils ont raison de rire, c'est incomplet... N'importe, la femme est bien ! Bongrand ne s'est pas fichu de moi. »  
Son ami s'efforçait de l'emmener, mais il s'entêtait, il se rapprocha au contraire. Maintenant qu'il avait jugé son œuvre, il écoutait et regardait la foule. L'explosion continuait, s'aggravait dans une gamme ascendante de fous rires. Dès la porte, il voyait se fendre les mâchoires des visiteurs, se rapetisser les yeux, s'élargir le visage ; et c'étaient des souffles tempétueux d'hommes gras, des grincements rouillés d'hommes maigres, dominés par les petites flûtes aiguës des femmes. En face, contre la cimaise, des jeunes gens se renversaient comme si on leur avait chatouillé les côtes. Une dame venait de se laisser tomber sur une banquette, les genoux serrés, étouffant, tâchant de reprendre haleine dans son mouchoir. Le bruit de ce tableau si drôle devait se répandre, on se ruait des quatre

coins du Salon, des bandes arrivaient, se poussaient, voulaient en être. « Où donc ? Là-bas ! Oh ! cette farce ! » Et les mots d'esprit pleuvaient plus drus qu'ailleurs, c'était le sujet surtout qui fouettait la gaieté : on ne comprenait pas, on trouvait ça insensé, d'une cocasserie à se rendre malade. « Voilà, la dame a trop chaud, tandis que le monsieur a mis sa veste de velours, de peur d'un rhume. « Mais non, elle est déjà bleue, le monsieur l'a retirée d'une mare, et il se repose à distance, en se bouchant le nez. – Pas poli, l'homme ! il pourrait nous montrer son autre figure. – Je vous dis que c'est un pensionnat de jeunes filles en promenade : regardez les deux qui jouent à saute-mouton. – Tiens ! un savonnage : les chairs sont bleues, les arbres sont bleus, pour sûr qu'il l'a passé au bleu<sup>1</sup>, son tableau ! » Ceux qui ne riaient pas entraient en fureur : ce bleuissement, cette notation nouvelle de la lumière semblaient une insulte. Est-ce qu'on laisserait outrager l'art ? De vieux messieurs brandissaient des cannes. Un personnage grave s'en allait, vexé, en déclarant à sa femme qu'il n'aimait pas les mauvaises plaisanteries. Mais un autre, un petit homme méticuleux, ayant cherché dans le catalogue l'explication du tableau, pour l'instruction de sa demoiselle, et lisant à voix haute le titre : *Plein air*, ce fut autour de lui une reprise formidable, des cris, des huées. Le mot courait, on le répétait, on le commentait : plein air, oh ! oui, plein air, le ventre à l'air, tout en l'air, tra la la laire ! Cela tournait au scandale, la foule grossissait encore, les faces se congestionnaient dans la chaleur croissante, chacune avec la bouche ronde et bête des ignorants qui jugent de la peinture, exprimant à elles toutes la somme d'âneries, de réflexions saugrenues, de ricanements stupides et mauvais, que la vue d'une œuvre originale peut tirer à l'imbécillité bourgeoise<sup>1</sup>.

#### Notes :

- *blafard* : pâle.
- *Bongrand* : un peintre connu, ami de Claude.
- *cimaise* : paroi où l'on accroche les tableaux.
- *cocasserie* : bouffonnerie.
- *bleu* : matière colorante bleue avec laquelle on lavait le linge.